



Une Lanterne

N°357



1° Lecture du deuxième livre de Samuel (2 S 5, 1-3)

Toutes les tribus d'Israël vinrent trouver David à Hébron et lui dirent : « Vois ! Nous sommes de tes os et de ta chair. Dans le passé déjà, quand Saül était notre roi, c'est toi qui menais Israël en campagne et le ramenais, et le Seigneur t'a dit : 'Tu seras le berger d'Israël mon peuple, tu seras le chef d'Israël.' » Ainsi, tous les anciens d'Israël vinrent trouver le roi à Hébron. Le roi David fit alliance avec eux, à Hébron, devant le Seigneur. Ils donnèrent l'onction à David pour le faire roi sur Israël.

La division de « Samuel » en deux n'existe pas dans la Tanak' (= Bible hébraïque). En fait, ce sont les traducteurs des livres en grec qui ont copié leur version sur deux rouleaux qu'ils ont d'abord intitulés 1° et 2ième livres des Règnes. La division actuelle date de la Vulgate, traduction en latin par St Jérôme au IV°s.

Le changement de titre, 1° et 2nd livres de Samuel, reflète une tradition rabbinique ancienne qui donnait le prophète Samuel comme leur auteur et a même supposé que son œuvre avait été continuée après sa mort par les prophètes Nathan et Gad qui lui ont succédé et ont exercé sous le règne de David.

La comparaison des textes hébreu et grec montre que les Septante (traducteurs en grec) ont procédé à des ajouts de leur crû, comme à des suppressions.

Ces livres ne sont pas une chronique suivie des événements. C'est une œuvre littéraire, rassemblant plusieurs matériaux divers dont certains sont anciens. On y trouve des traditions orales du temps de Saül et de David mises par écrit sous le règne de Salomon et complétées 5 siècles plus tard après la ruine du pays en 587. Certains passages sont doublés, provenant de traditions différentes.

La détection de tendances politico-religieuses des narrateurs permet d'émettre l'hypothèse que ces livres ont été écrits en vue de mettre en avant la royauté, qui est le thème principal de ces livres. Israël a Dieu pour roi, les souverains sont nommés et consacrés par lui, mais à travers l'intermédiaire des prophètes. Israël donc est une théocratie (pays soumis au divin).

Le roi par excellence (ministre de Yahvé) est David qui est ici fortement idéalisé par la relation de ses exploits, de l'affection qu'il inspire, de sa magnanimité et de sa modestie, tout en ne cachant pas que sa carrière fut celle d'un soldat heureux. On note sa soumission envers le Seigneur, et le soin qu'il prend à consulter la volonté divine, acceptant les remontrances de Nathan à la suite de son péché d'adultère. Ces livres sont donc une apologie de la dynastie judéenne.

Mais rendus coupables de manquements, les rois feront que la royauté disparaîtra en 587 av. J-C. Cependant, on ne cessera de croire à la garantie d'éternité accordée par Dieu à la maison de David et on attendra la venue d'un « fils de David » : C'est le Messie, un roi idéal certes, mais qui descendra de David selon la chair.

Le 1° livre dit que Samuel est allé chercher un fils de Jessé à Bethléem pour lui donner l'onction royale, là David fut oint (oint = messie). Le 2nd livre donne une autre onction (notre texte). Nous sommes en face de deux traditions. Il semble que cette dernière soit plus proche de la réalité historique, la première, tirant sur la légende !

Evangile**selon saint Luc (Lc 23, 35-43)**

On venait de crucifier Jésus, et le peuple restait là à observer. Les chefs tournaient Jésus en dérision et disaient : « Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » Les soldats aussi se moquaient de lui ; s'approchant, ils lui présentaient de la boisson vinaigrée, en disant : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même !

Il y avait aussi une inscription au-dessus de lui : « Celui-ci est le roi des Juifs. »

L'un des malfaiteurs suspendus en croix l'injurait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi ! » Mais l'autre lui fit de vifs reproches : « Tu ne crains donc pas Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume. » Jésus lui déclara : « Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

Alors que Mc (et Mt qui le suit) se contentent de signaler les deux brigands crucifiés en même temps que Jésus et de noter leur commune hostilité envers lui (*Ceux qui étaient crucifiés avec lui, l'insultaient aussi : Mc 15,32 & les brigands crucifiés avec lui, l'insultaient eux aussi : Mt 27,44*), Lc transmet un épisode qui lui est propre et qui met en relief deux attitudes opposées. En fait, les rédacteurs de Mt et de Lc suivent la trame de Mc, mais chacun développe des thèmes propres en y intégrant certains éléments de sa théologie. Mais ce n'est pas Lc qui a composé cet épisode, car *l'Évangile de Pierre (apocryphe du II^e découvert en 1886-1887)* qui n'a pas de lien littéraire avec Lc, fait parler un des brigands qui s'adresse aux bourreaux : « Nous, c'est pour les forfaits que nous avons faits que nous souffrons, mais celui-ci qui est devenu le sauveur des hommes, quel mal vous a-t-il fait ? » Cependant ce brigand n'échange aucun dialogue avec Jésus. Il y avait donc plusieurs traditions qui circulaient. Lc a choisi celle qui convenait le plus à sa théologie.

Le Paradis ? De nombreux biblistes pensent que Lc utilise ici une image (le Paradis) sans lui conférer le sens objectif d'un lieu et d'un temps liés à l'attente de la résurrection finale. Pour Lc, le Paradis peut être associé au « sein d'Abraham » où se trouve Lazare (Lc 16,19-31). Mais en employant le mot « aujourd'hui » si cher à cet évangéliste, celui-ci va à contresens du sens traditionnel « du troisième jour », celui de la résurrection de Jésus. Certes il sait que cette expression, n'est pas chronologique, puisque dans la Bible « le troisième jour » sert à indiquer une intervention de Dieu. Ici, l'« aujourd'hui » évoque la résurrection concomitante avec l'heure de la mort. Lc rejoint donc Jn pour qui, élevé sur la croix, Jésus est élevé dans la gloire. On voit mal, en effet, Jésus et le bon larron en un lieu, d'où Jésus serait tiré ensuite, tout seul, trois jours après, pour ressusciter. Nous rentrons là dans des questions trop humaines.

Pour Lc, la figure du paradis n'a pas le sens que lui donnaient les auteurs des apocalypses juives ; et c'est un peu « normal » : Lc n'est pas juif ! En fait, il semble bien que l'évangéliste veuille signifier que Dieu assure à l'homme un compagnonnage avec lui, par-delà la mort. Il ne faut pas tirer le sens plus loin., écrit F. Bovon.

Il est difficile d'admettre la vraisemblance historique de ces dialogues au pied de la croix et entre suppliciés, écrit C. L'Eplattenier. C'est le sens catéchétique des propos qu'il nous faut retenir sans ambiguïté : dans l'épisode des deux malfaiteurs, le premier symbolise l'incrédulité d'Israël, son rejet scandalisé ou ironique d'un Messie crucifié, l'autre représente le pécheur qui en appelle au pardon que seul peut donner le Roi des rois, le juste Juge. Et il le donne sans tergiverser ! Pour Lc, le salut n'est pas donné aux hommes « plus tard » (à la fin, au dernier jour), mais bel et bien « aujourd'hui » : à l'heure de la mort !

Sur cette scène des deux malfaiteurs, il faut relire Gn 40,14, qui a sans doute aidé l'auteur dans les paroles que le bon larron adresse à Jésus : « Souviens-toi de moi, quand tu seras heureux, et agis, je te prie, avec bienveillance envers moi ; rappelle-moi au souvenir du Pharaon et fais-moi sortir de cette maison. » Pas de promesse divine plus rassurante que le « Tu seras avec moi ». C'est une constante biblique. Lc semble pousser la subtilité de faire dire à Jésus, à l'adresse de tout mourant anxieux, qu'il sera « avec lui », tandis qu'il dit aux vivants luttant sur terre, qu'il sera « avec eux » (cf. Ac 18,10).

« Le Document Source des paroles de Jésus » (N°3) *Le Dieu de la source « Q »*

Explicitement, ou bien désigné de façon indirecte, Dieu est très présent dans les paroles et les discours qui composent le Doc Source (« Q »).

D'abord le mot « Dieu », (*Théos, en grec*), apparaît une vingtaine de fois, mais on remarque que c'est majoritairement en complément d'un nom (règne, ... royaume, ... fils, ... doigt... de Dieu !). Le mot seul est peu employé. Placé dans la bouche de Jésus, c'est même très rare !

Le mot « Seigneur », (*Kurios, en grec*) apparaît lui aussi une vingtaine de fois dans des contextes variés, mais là-aussi, il faut se rendre à l'évidence que l'usage du mot « Seigneur » comme nom divin ne se distingue pas comme titre favori pour nommer Dieu, dans la Source.

Cependant tout change avec l'emploi du mot « Père » (*patèr, en grec*), c'est la désignation la plus répandue. Voilà enfin, le titre privilégié de « Q » pour désigner Dieu ! C'est même la principale caractéristique de l'image de Dieu dans ce document. Ce qui nous fait remonter à Jésus lui-même et semble authentifier l'existence, aujourd'hui largement reconnue, de cette source disparue. Précisons toutefois que la paternité divine n'est pas exclusivement réservée à Jésus. En effet, il parle de Dieu comme Père pour ses disciples (*mon Père, ..., votre Père*). Jésus emploie aussi le nom avec l'article « le Père », et deux fois parle de « Notre » Père.

Nous pouvons en déduire que si les rapports entre Jésus et Dieu, exprimés dans la Source, témoignent d'une relation privilégiée, celle-ci n'est cependant pas exclusive. La même filiation s'applique également aux disciples : la promesse de devenir enfants de Dieu est destinée à l'ensemble des croyants. Tous sont appelés à devenir « fils de votre Père » en ayant un comportement calqué sur celui de Dieu, en aimant comme Dieu aime, en étant miséricordieux comme Dieu l'est. Précisons un point remarquable, la paternité de Dieu est affirmée en priorité à l'égard des humains et non de Jésus !!!

C'est dans la source « Q », qu'il faut chercher l'origine littéraire de la prière la plus importante du Nouveau Testament. Ignorée de Marc qui a été écrit hors de Palestine, cette prière ne se trouve que chez Mt et Lc. Mais ils l'ont transmise sous deux formes distinctes. C'est la version de Lc 11,2-4, qui correspond en gros à la version de « Q ». Si les Eglises utilisent le texte de Mt, c'est à cause de la place qu'a prise cet évangile, privilégié dès les premiers siècles, probablement à cause de son côté très « ecclésial ». Voici le texte de « Q » : *Père, que ton nom soit béni, que ton règne vienne, donne-nous chaque jour notre pain quotidien, remets-nous nos dettes comme nous les remettons à quiconque nous doit, et ne nous conduit pas en tentation.*

Enfin, le Dieu évoqué dans la Source est le Dieu créateur, transcendant, bon et miséricordieux, le Dieu qui sauve, le Dieu qui offre le Salut. Notons cependant que le mot « salut » et le verbe « sauver » sont absents dans « Q ». Le Salut est manifesté et est contenu dans le terme « Royaume ou Règne de Dieu »; Jésus annonce l'avènement du salut dans son message quand il dit : « le Royaume de Dieu s'est approché, il vient de vous atteindre »; mais notons un détail : dans « Q », c'est Dieu qui est Sauveur, pas Jésus ! Enfin le Dieu de la source « Q » est foncièrement positif, il est bon, sa sollicitude est infinie, sa miséricorde est inlassable, son salut est offert à tous !

Quel est le milieu de rédaction de « Q » ? Des données permettent de dessiner des contours. A partir des paroles de Jésus, on peut dire que le milieu de composition est issu d'un groupe d'origine juive, qui se considère comme une minorité au sein du judaïsme et qui est en tension avec lui. Cependant ce groupe n'est pas tourné vers le monde païen. Il pourrait s'agir d'un courant issu de ce que l'on appelle le milieu judéo-chrétien, une branche du christianisme primitif formé essentiellement de juifs adeptes de Jésus qui ne voyaient pas d'opposition entre leur fidélité à la tradition juive et l'adhésion à Jésus, considéré comme un prophète, un maître de sagesse.

Mais cette position devint progressivement insoutenable, au fur et à mesure que communautés chrétiennes et synagogues se distancaient à cause de la montée d'une christologie naissante. Ce courant disparut peu à peu de l'histoire. La source « Q » serait alors un témoin de ce milieu, remontant assez haut dans l'histoire du christianisme primitif, quelques années à peine après la mort de Jésus. Ce document a été connu de Mt et Lc qui s'en sont inspiré, mais pas de Mc qui écrivait à Rome, ni du Jn actuel, rédigé en Asie Mineure ! (d'après Nathalie Siffer et Denis Fricker - 2013)

Homélie Christ-Roi 2022

(le 19/11 à 17h, Lézignan * le 20/11 à 9h à Ferrals)

Il aura fallu une sacrée audace au rédacteur de Saint Luc pour changer la scène des deux brigands crucifiés avec Jésus. En effet, le texte primitif que donne St Marc et qu'a repris St Matthieu dit que « ceux qui étaient crucifiés avec lui l'injuriaient ». Or, chez Luc, un seul l'insulte ! Pourquoi ce changement ?

Parce que l'évangéliste veut faire passer sa pensée (sa théologie) aux membres de sa communauté, pour qui il écrit son livre. Ces chrétiens n'étaient pas juifs ; ils n'avaient aucune culture biblique, ne connaissaient pas la conception juive du messie, roi d'Israël.

Alors il leur donne un récit où l'un des deux brigands symbolise ceux qui ont refusé de reconnaître l'identité de Jésus et l'ont fait condamner, et où l'autre, dit « le bon larron », représente les païens qui se tournent vers Jésus et le reconnaissent comme roi, non pas comme messie roi d'Israël, mais comme roi du Royaume de Dieu.

Cette audace de saint Luc nous montre, entre parenthèses, que les évangélistes adaptaient librement leurs données en fonction de leur auditoire et de leur pensée. Voilà une invitation à prendre de la hauteur vis à vis des textes que certains, les qualifiant de sacrés, prennent « à la lettre » !

Bref, le roi que nous fêtons aujourd'hui n'a rien à voir avec celui qu'attendaient les Juifs ou avec les chefs de ce monde. C'est un roi sans pays, sans armée, sans palais, ... un roi moqué, humilié, rejeté, ... un roi placé au rang des malfaiteurs. Chaque année, nous entendons le récit de la Passion de Saint Jean qui nous présente Jésus tenant un roseau en main, couronné d'épines, et vêtu d'un manteau de pourpre. Ces détails décrivent la parodie d'un roi terrestre.

Mais dans ce roi sans pouvoir humain, il n'est pas interdit de voir une image symbolique. Jésus de Nazareth, comme le dit le « titulus » (cet écriteau qui signalait l'identité et le motif de condamnation du crucifié), peut être vu comme le symbole de tous ces hommes, de toutes ces femmes, de tous ces enfants qui vivent des situations de rejet, de mépris, de souffrance. Il n'est pas interdit de voir en lui le symbole de tous ceux qui, à cause des guerres, des attentats, des catastrophes et des événements de la vie, des conditions sociales et économiques, ont tout perdu.

L'homme en croix nous invite à regarder les pauvretés qui se vivent tout près de chez nous, parce que là, nous pouvons agir concrètement. Non pas par la force, celle des armes, celle des puissants de ce monde, mais par la réalité désarmante, humble mais puissante de l'amour ! Car l'amour est à la fois absorbant et transformant puisqu'il prend tout sur lui, supporte tout, endure tout, accueille tout, ... mais aussi donne tout.

En permettant à l'autre de vider son sac de haine et de pouvoir, l'amour manifesté et donné, supprime petit à petit en lui la racine de sa violence. L'amour, dans son humilité, parfois dans son humiliation, garde toute sa force qui se manifeste par une attirance. Voilà pourquoi le Crucifié attire à lui tous les hommes parce qu'à travers lui, Dieu attire tout ce qu'il y a de vrai en nous.

Or qu'y a-t-il de vrai, de plus vrai en nous, sinon notre pauvreté. Et si l'amour nous attire par elle, c'est pour la transformer en source. Notre pauvreté est cette réalité qui nous rend capables de servir et d'aimer, qui nous pousse à être le prochain de celui ou celle qui est dans le besoin, dans la détresse, dans la souffrance, dans la peine. Selon la logique de l'amour, notre pauvreté mène chacune et chacun à être un bon samaritain.